

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 7

Artikel: Le feuilleton : la chanson de Madeline : [suite]
Autor: Cornut, Samuel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225699>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pluie n'est pas si bête que les hommes, pour tomber elle n'a pas besoin de n'y pas voir.

D'ailleurs, je suis toujours tombée quand il m'a plus...

Je suis musicienne à mes heures : je chante délicieusement sur les feuillages épais des sous-bois.

Je suis peintre aussi. Nul artiste ne trouva jamais des couleurs plus brillantes que celles qui me servent à enluminer ma carte de visite : l'arc-en-ciel. Je suis même fantaisiste à mes heures et cultive le pastiche, ainsi je chante sur l'air fameux de Galathée :

Averse, Averse, Averse encore...

Je suis d'une force peu commune, puisqu'il suffit d'une petite pluie pour abattre un grand vent.

Je suis une excellente femme de ménage ; je lave les trottoirs, je lessive les chaussures, je rince les toits.

Je suis hygiéniste de la nouvelle école : je ramène l'atmosphère, je purifie l'air, j'assainis le sol. J'abats les microbes flottants et les gerbes morbides en suspension.

Je suis la providence des potagers et la fée des jardins.

Je suis l'hydrothérapie botanique : je suis la douche des petits pois, le tub des salades et le bain des fraisiers.

Je suis l'amie des colimaçons, des canards, des grenouilles, des cochers de fiacre, des compagnies de trams. Je suis l'excuse des gens fautifs qui rentrent en retard chez eux.

Je suis la cause, je suis l'effet, je suis le prétexte et je suis l'excuse.

Enfin, je suis un élément... de gaieté, puisque, lorsqu'il pleut, tout « rigole ».

Et c'est pour toutes ces raisons « qu'il ne faut pas insulter une pluie qui tombe ».



LA CHANSON DE MADELINE

6

Nous étions parvenus sous un chêne centenaire : je crus voir la maîtresse colonne du monde, qui soutient tout le firmament. Là, elle s'arrêta et me dit :

— Ecoute !

J'écoutai. Pour la première fois, mon oreille s'ouvrait à ce que nous disent les choses. Et j'entendis une large rumeur, une voix formée de mille et mille voix, qui clament sans trêve la même phrase éternelle, dont la grande monotonie s'enfle ou diminue avec la douceur et la majesté d'un point d'orgue.

Sur cette voix de basse uniformément grave se détachaient d'ailleurs, couraient, couraient mille variations, friselis, fantasistes pizzicati, frôlements, caresses, joyeux murmures encore enroulés et languides de nichées mal éveillées. Attention ! Là-bas, au cœur de la forêt, quel est cet *allegro*, sonore comme un air de flûte ?

Hideli... hideli... lilia... lilia... delu...

L'oiseau d'or ! Nous nous glissons le long des replis de molasse et de leurs vallonnements parallèles, jusqu'à une sorte de grand amphithéâtre naturel semé de blocs de grès ressemblant à d'informes billots, et dont l'approximatif alignement faisait songer à une salle de conseil des farfadets.

Au centre, un bouquet de ces bouleaux qui hantent les creux humides balançait au bord d'une mare ses longues ramilles flexibles.

L'oiseau d'or se cachait là ! Appuyant deux doigts sur sa lèvre, Madeline en tira un sifflement doux et prolongé, imitant assez bien la flûte du loriot.

L'invisible répondit. Madeline reprit. Plus rien, silence gros d'alarme !... Tout à coup, dans un rais de soleil frappant les tiges finement cendrées, j'entrevis comme une flèche d'or décochée avec force...

Un petit cri de colère : *keh, keh, keh...*

nous indiqua la direction du fuyard. Alors, à travers bois, monts et vaux, fourrés épineux, ce fut une course folle où j'eus peine à la suivre. Elle fendait les airs, elle effleurait le sol d'un pied de gazelle. Son foulard de laine qui flottait, étendu derrière elle, dans un suprême élan, s'envola... On ne l'a plus revue... Qu'importe ! Il nous fallait l'oiseau d'or ! Déjà, je la perdais de vue, sa robe claire paraissait et disparaissait, jetais au soleil sa note vive, s'enveloppait d'ombre, flambait de nouveau... quand elle se jeta sur le sol :

— Ah ! je suis morte !

Je la rejoignis au bord d'un petit bassin naturel, où elle baignait son visage en feu. Sa chevelure dénouée flottait sur l'eau claire.

Nous étions au pied d'un revers de colline, dernière vague molassique du Jorat. Dans cet angle d'ombre assez tard visité du soleil d'avril, fondaient lentement de vieilles neiges accumulées. Tout le rocher pleurait, filtrait, ruisselait ; des sources fraîches, que les chaleurs allaient tarir, luisaient sous les aubépines.

Suait, soufflant, fumant, mon regard fou fit le tour de notre clairière : je n'y étais plus, mais plus du tout ! Je me crus ravi à l'autre bout du monde. Ah ! maudite charmeuse ! Et maudit oiseau d'or !

Je me mis à pleurer.

— C'est ta faute Madeline ! Et ta tante le saura !

— Ne pleure pas, me dit-elle, tout impressionnée par ces derniers mots. Voyons, sois bien gentil. Vois-tu ? je suis là, au fond de l'eau.

Elle, tordant sa chevelure humide, et moi, m'essuyant les yeux, nous nous penchâmes sur la fontaine : en effet, tout au fond, une longue, longue et onduleuse Madeline semblait me faire signe, et me souriait.

— Mais, moi aussi, Madeline, je suis là-bas !

— Oui, tu m'as rejoint.

Nous étions là, joue contre joue. C'était trop drôle ! Et nous rimes aux éclats ; et l'écho se joignit à nous comme un compère ; interpellé, nous l'entendîmes répéter familièrement nos deux noms, qui se mariaient au fond des bois sonores. J'en oubliai décidément l'heure et le lieu, et que j'étais André, fils de Jean-Pierre. Tout joyeux du gazouil des sources qui, au sortir de l'hiver rigide, recommençaient à courir dans les veines cristallines du monde, nous nous mîmes à danser, bras entrelacés, moi, troublant de mon incohérence l'harmonie de ses mouvements ; elle imposant enfin à mes sauvages gambades son rythme victorieux.

VI

La terre est corrompue et remplie de violence, et toute chair a corrompu sa voie sur la terre. J'exterminerai de la face de la terre tout ce qui a souffle de vie, depuis l'homme jusqu'au bétail, aux reptiles et aux oiseaux du ciel...

Ainsi, à grands éclats de voix la menace vengeresse, bondissant par les fenêtres ouvertes de l'école, retentissait jusque sur la grande place du village, comme la trompette du jugement. Elle faisait trembler la cloison, où pendaient, loques bariolées, quelques vieilles cartes géographiques, dans la salle noire et basse (la commune était pauvre) où quarante enfants des deux sexes se trouvaient entassés. Au milieu de la pièce, un énorme pilier de fer marquait l'intersection de deux lignes frontières : en avant, les tables des *grands* ; en arrière, les bancs des *petits* ; à gauche, les garçons ; à droite, les filles, séparés par le couloir central. A l'image de ces cadres, tout était carré, rigide compassé dans l'école mixte où le *régent* Tové brandissait sa règle de fer et la foudre de Jéhovah.

Un régent dans le Pays de Vaud, — je parle de choses vieilles d'un demi-siècle — joignait aux droits d'un particulier le prestige de multiples magistratures. Tout d'abord, il était d'Eglise, tenant à la fois, par la nature de ses fonctions du pasteur et du bedeau, solennel comme l'un, officieux comme l'autre. Si, pendant la semaine il était maître d'école le dimanche, on

le voyait monter en chaire et ouvrir le culte public par la lecture des commandements de la Loi. Redescendant du Sinaï, il dirigeait le chant des psaumes, à peine rajeunis des vers *français* de Clément Marot. Il préparait pour l'Eglise les futurs catéchumènes, et pour le pays des citoyens à convictions tenaces. Pour enseigner l'histoire sainte et les éléments des sciences humaines il avait en sa possession la mytérieuse *Clef* à l'usage exclusif des maîtres, de l'*Encyclopédie* de Strasbourg éditée chez Berger-Levrault. Il rédigeait les procès-verbaux et paraissait les pièces du Conseil communal... Bref, on saluait dans le régent Tové le superlatif résumé de tout ce que la terre a connu de plus auguste : maître-chanteur en Israël, éducateur, garde des sceaux, pasteur des intelligences des âmes et des mains noires dont il envoyait les possesseurs, avec force soufflets, se dégraisser à la fontaine. La sombre barre de ses sourcils répandait la terreur.

Que dirai-je de sa poigne de fer ? Affreux dans ses colères et fidèle en toutes menaces, on raconte qu'un temps fut où il vous happait à pleins poings la tignasse de ses élèves, et pan ! pan ! cognait leurs têtes l'une contre l'autre, avec un bruit sec, comme les boules d'un quillier public. Mieux encore : à bras tendu, hors de la fenêtre il tenait le coupable suspendu par les cheveux, entre ciel et terre, comme Absalon à son térébinthe... Mais depuis que mon père était devenu le président de la Commission scolaire, un souffle d'humanité pénétrait dans l'école sombre : Jéhovah tonnait encore, mais il n'exterminait plus. De son riche jardin des supplices, le régent Tové n'osait garder que la *châtaine* : l'élève présente le bout de ses doigts bien serrés l'un contre l'autre ; la règle de fer s'abat... Aïe !... qu'elle est lourde, et qu'il est cuisant, ce fruit-là !

Donc, le régent Tové, trônant sur les brumes d'une classe ensommeillée, se plaignait à Noé de la corruption de la terre et jurait de tout massacrer, y compris les femmes et les petits enfants. Dix heures sonnaient. Il lui adressa encore la parole et dit :

— *Fais-toi une arche de bois de gopher...*

A ce mot de *gopher*, la porte s'ouvrit... Vite, quarante têtes de linottes, secouant leur biblique sommeil, et quarante petits bouts de nez rieurs, si friands de surprises nouvelles, et quarante paires d'yeux vifs et friskues de petites souris, se retournèrent. Ce fut un immense éclat de rire ; La voix douce de mon père venait de couvrir le tonnerre de Jéhovah :

— Je vous demande pardon, Monsieur le régent, de vous amener ces deux sauvages...

Dans la salle en effervescence comme une soupe au lait, où j'aperçus les Quenoupe qui me faisaient des grimaces, passaient de bouche en bouche ces paroles ailées :

— Oh ! la la !... C'est elle... Celle du fond des Allemagnes !... La Bohémienne... La comédienne... Oh ! c'te tête !

(A suivre.)

Samuel Cornut.

Actuellement
GRANDE VENTE DE BLANC
AUX TISSERANDS
Rue Madeleine 4, Près de l'Hôtel de Ville, LAUSANNE
Prix extrêmement avantageux
A. LÉVY

Rappel !...

Pour te rafraîchir la mémoire,
Fais un nœud au mouchoir... benêt !
Pour te rafraîchir, faut boire
L'apéritif sain „ DIABLERETS ”.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.